

Michel, un cinéphile humaniste

En 1996, une assemblée de l'APL (Association des Professeurs de Lettres) consacrée au cinéma, nouvellement entrée au programme des Terminales Littéraires avec *Partie de campagne* de Renoir accompagnant la source romanesque de Maupassant, fut l'occasion pour moi de découvrir Michel Serceau, qui présidait la séance.

Devant le désarroi ou le trouble de certains collègues, il sut alors recadrer la réflexion sur l'adaptation des textes littéraires, l'inspecteur général invité se chargeant de calmer les inquiétudes pédagogiques.

Mais ce n'est qu'en 1999 que j'ai vraiment fait connaissance avec Michel et entamé une amitié dont je suis heureux qu'elle ait perduré jusqu'à son départ.

En effet, l'association était en charge d'une Université d'été dont elle avait eu l'initiative, portant sur *L'image et le cinéma dans l'enseignement des Lettres*. Michel en était le maître d'œuvre, et le président d'alors, Henri Guinard, me proposa de l'assister. Mon apport fut modeste, au vu de la tâche accomplie par Michel, qui non seulement sut inviter des intervenants de haut vol, spécialistes reconnus tant de l'analyse filmique que de l'histoire du cinéma ou de la pédagogie de l'audiovisuel, mais aussi charpenta ces quatre jours par ses communications et interventions. Les actes de cette Université témoignent de la pertinence toujours actuelle des questions posées et des réponses apportées : Michel fut l'artisan, là aussi, de la recension et de l'édition de cet ouvrage, toujours disponible (éd. CRDP Poitiers). Mais je garde surtout en mémoire notre premier voyage de préparation à Poitiers où devait se tenir l'Université fin août. Ce transport en TGV fut l'occasion de notre premier vrai échange sur le cinéma, notre passion commune. Nous découvriâmes alors le voisinage étroit de nos approches du 7^{ème} art, l'identité de nos cinéastes favoris, et — aspect essentiel pour ce qui devait suivre — le souci de défendre le cinéma comme un objet autonome, certes relié aux autres arts, mais ne trouvant pas en eux sa légitimité. Notre conversation fut pour le coup tellement animée et enthousiaste que le contrôleur dut venir nous prier de baisser le niveau, la voiture entière menaçant d'être submergée. À ce moment, j'étais surtout heureux d'entendre formuler par Michel en termes clairs et savants ce que je pensais de façon plus confuse. C'est d'ailleurs ce dont je serai par la suite toujours reconnaissant à l'ami, et surtout à l'auteur.

Disons, pour simplifier abusivement une pensée soucieuse de nuances, que Michel a défendu dans ses analyses des phénomènes cinématographiques une approche anthropologique, s'appuyant sur sa riche culture littéraire, artistique et philosophique. À la lumière d'auteurs comme Gilbert Durand ou René Girard, entre autres, il explique comment, à son avis, le cinéma est le continuateur de la littérature populaire. Ce qui ne saurait en rien le dévaluer puisqu'il revivifie les grands mythes de l'humanité dans une forme qui lui est propre. J'ai eu l'honneur de recenser, dans ces colonnes, quelques-uns des ouvrages de Michel. Qu'il me soit permis de renvoyer au compte-rendu que j'ai fait du dernier paru, *Le Cinéma fait sa littérature* (éd. Garnier), dont je considère, d'une part, qu'il règle définitivement son compte au serpent de mer de l'adaptation — ce n'est pas rien —, d'autre part qu'il offre un outil de travail incomparable à qui veut étudier les rencontres entre les deux arts.

Mais les écrits théoriques ne doivent pas faire oublier les travaux thématiques ou documentaires et les monographies (Éric Rohmer, Nicholas Ray...). Michel, dont la thèse portait sur Rossellini et qui pratiquait l'italien avec délectation, était un fin connaisseur du cinéma transalpin jusque dans ses œuvres les plus méconnues. Et, bien sûr, si les cinémas arabes, maghrébin comme égyptien, sont mieux connus de nous, c'est en grande partie grâce à lui. Nourri de culture arabo-berbère, en particulier marocaine, il a œuvré constamment pour faire (re)connaître ces cinématographies en France (par exemple : *Cinéma du Maghreb*, *CinémAction*, Corlet éd.). Dans ces pays mêmes, il a encouragé la réflexion sur le cinéma et son enseignement : jusqu'il y a peu de temps il y anima force stages, séminaires, festivals, etc. Ses amis y sont en deuil aujourd'hui.

La Méditerranée, sur les rives de laquelle il a passé ses vingt dernières années (à Marseille, qui accueillit grâce à lui notre colloque *La Langue française et la Méditerranée*) était son aire d'inspiration et le champ de ses désirs. Mais il ne s'en contentait pas dans ses écrits documentaires. C'est ainsi qu'il dirigea de nombreux numéros de la revue *CinémAction* pour lesquels il réunit de belles plumes. Tous restent de précieux instruments de documentation et de travail. Notons que le même éditeur lui confia aussi la direction de plusieurs numéros de *Panoramiques*, revue de sciences humaines.

À cette passion pour le cinéma, pour son caractère populaire en particulier, il y a sans doute une raison biographique : la salle de cinéma fut, dès l'enfance, son second domicile ! En effet, M. Serceau père fut, de 1943 à 1972, avec l'aide de ses deux fils Daniel et Michel dès les années 60, directeur du cinéma Le Patis au Mans. On subodore que Michel a su profiter de

ses enfance et jeunesse pour se construire une cinéphilie accueillant tous les genres, pays et esthétiques, du « film du samedi soir » à l'œuvre d'avant-garde. La salle ferma définitivement en 1983. En 2014, Michel, avec la collaboration de Claude Forest, lui a consacré une monographie (éd. Septentrion), témoignage passionnant sur le fonctionnement et l'évolution des salles de cinéma, sur les pratiques révolues de la distribution et de l'exploitation des films. Cette dernière était vraiment artisanale, et c'est probablement cette pratique qui a donné à Michel ce goût de l'étude très concrète, soucieuse d'observation honnête des phénomènes, méfiante à l'égard des a priori idéologiques ou esthétiques, des chapelles universitaires, des modes enthousiastes comme de tout conformisme.

Cet appétit de spectateur lié au besoin de transmission, on les retrouve dans la modeste aventure qui unit nos plumes jusqu'en octobre dernier dans une rubrique dont le président Vignest nous proposa la tenue il y a dix ans : « De la salle au salon ». Il s'agissait à chaque fois de sélectionner les films à traiter, chacun argumentant sur la pertinence des choix et rédigeant ses propres notules. Quelques rares désaccords ou réserves animèrent parfois les négociations préparatoires. Je me rappelle par exemple la véhémence avec laquelle Michel contesta mon choix de *Holly Motors*, de Léos Carax. Il considérait ce film comme représentatif de ce « cinéma bidon » qu'il abhorrait, le cinéma des effets esthétisants et du narcissisme stérile. J'avais la même détestation, mais ne rangeais pas le film dans cette catégorie, donnant sa chance au maniérisme baroque. Le statu quo auquel nous parvînmes n'empêcha pas le débat de revenir à d'autres reprises. Dans ces conversations, Michel, au mieux ronchonait, au pire se scandalisait, quand un film ou une analyse manifestait à son goût un penchant trop net pour l'inauthentique ou la malhonnêteté !

C'est tout cela qui nous manque dorénavant, cette personnalité, cet engagement, cette activité de partage...et cette sensibilité, discrète dans ses écrits critiques, pudique dans ses rapports à autrui, mais combien rayonnante dans ses poèmes si surprenants d'humaine vérité. Le voilà donc qui, porteur d'une œuvre honorant la beauté et l'intelligence, a rejoint les morts, ceux que nous célébrons quotidiennement dans l'enseignement donné et reçu, parce qu'ils sont la vie intense de nos esprits.

Alain Vauchelles Membre de l'APL